

**Christian Morgenstern**

**Toi et Moi**  
*Ich und Du*

Suivi de

**Nous trouvâmes un Sentier**  
*Wir fanden einen Pfad*

*poèmes*  
*traduits de l'Allemand par*

**Dominique Blumenstihl-Roth**

ISBN 2-9522261-1-3

*Editions De La Rosa*

[www.christian-morgenstern.de](http://www.christian-morgenstern.de)

<http://dbr-radio.com>

*Vois  
La nuit au présage heureux !  
La première étoile perce  
Le fond blême  
Soleil et planètes se préparent  
L'heure de la grande scène approche !  
...  
Ton vœu a toujours été de voler !  
Bientôt il sera exaucé...  
Tu vaincras l'espace  
Après qu'une exégèse du Monde  
Nous libérera du sommeil !*

# Hommage au poète

## Christian Morgenstern (1871-1914)

*Nichts ist vergebens !*

*Par Dominique Blumenstihl-Roth*

*Prix de la Poésie de la Ville de Dijon*

*Prix des Écrivains d'Alsace et de Lorraine*

Quand Lauraine Jungelson, traductrice de la poétesse Elisabeth Browning, m'a offert le recueil *Ich und Du*, de Christian Morgenstern, publié en 1923 aux éditions Piper Verlag de Hambourg, j'étais loin de soupçonner qu'elle venait de me donner un texte qui me permettrait de prendre conscience de l'une des dispositions les plus subtiles de la langue germanique. Certes, de la littérature allemande, je connaissais Goethe, Hölderlin et Herman Hesse. Mais je n'avais jamais été confronté aussi directement à la nécessité *d'entendre* le chant d'un poète dont toute l'œuvre exige une *extrapolation auditive*.

Car lire Morgenstern, c'est entendre, écouter la voix d'un homme dont la parole chante l'intime adhésion d'une pensée au mode d'expression qu'elle s'est choisi, dans une langue qui possède la capacité d'être le véhicule de ce mariage entre l'être, la pensée et le sentiment formulant un hymne à l'absolu.

Entendre est un verbe essentiel en allemand. *Hören*. Un verbe que l'on peut faire précéder de tous les préfixes de la langue et dont chacun donnera un aspect de l'écoute mise en œuvre. Par exemple : *zu* + *hören* = écouter. *Mit* + *hören* = suivre (une leçon). *Ab* + *hören* = écouter (une personne qui récite). *Auf* + *hören* = cesser. *Wieder* + *hören* = entendre à nouveau. *Auf Wiederhören* (à nous ré-entendre) est une

expression aussi courante que le célèbre *auf Wiedersehen* (au revoir), locution où le verbe, associé au préfixe, devient concept.

*Hören* : écouter, dresser les oreilles, entendre l'incantation poétique dite en une langue qui présente une prédisposition à tout ce que relève de l'écoute : n'est-ce pas dans l'espace linguistique germanique — cotoyant le judaïsme et l'intégrant — qu'est née la psychanalyse, dont le protocole thérapeutique repose tout entier sur l'écoute ? N'est-ce pas dans cet espace que s'est créé le fantastique mouvement culturel du romantisme, issu d'une perception du réel par la sensibilité, elle-même conduisant à la métaphysique, ainsi que le préconisait Hölderlin ?

Le poète allemand Christian Morgenstern, né le 6 mai 1871 à Munich, quasi-inconnu en France malgré l'immensité de son œuvre, est l'auteur du sonnet *Auf Wieder-hören*. Dans son titre, il sépare la particule du verbe afin que l'on distingue la nécessité de la *nouvelle* écoute.

*Hör zu !*

*Wir wollen uns erst wieder-hören,  
eh wir uns wieder-sehn !*

Ecoute !

Nous voulons, avant de nous re-voir,

Tout d'abord nous ré-entendre !

Ce poème s'adresse-t-il à la voix de l'Esprit, dont la bien-aimée serait la gardienne ? Dans le recueil dont ce poème est extrait, tout se centre sur le phénomène auditif : univers de bruits, de murmures où tout semble doué de parole. Le vent, le craquement d'une branche, la nuit, la pendule, la fenêtre, tout ici parle, s'exprime, disant la préoccupation de l'esprit qui cherche, non à séduire, mais nous convaincre qu'un frisson, qu'une braise, que tout est appel, quête de la source de vie.

*Quellen des Lebens hör ich in mir singen*  
*„Nichts ist vergebens ! Nichts ist vergebens !*  
Je les entends chanter en moi, les sources de vie :  
*„Rien n'est vain ! Rien n'est vain !“*

L'air même est un empire de sons, de paroles, où tout frémit : pour le poète, tout doit parler. Il perçoit ce que le critique Siegfried Kracauer appelait *un flux de l'âme qui commence à se mouvoir face aux reflets de l'événement trop puissant.*

*Seid still ! Nein, —redet, singt, jedweger Mund*  
*Sonst wird die Ewigkeit ganz eine Gruft...*  
Soyez silencieux ! Non —bouches, parlez, chantez  
Sinon l'éternité sera une tombe...

Le poète affirme sa perception sonique des personnes :

*Tonarten sind mir die Menschen (lach du nur)*  
*So bist Du meist Es-Moll, aber auch Fis-Dur*  
*Und sieh : so lern ich selbst Tonleitern —lieben*

Les humains me paraissent des sons (tu peux en rire)  
Ainsi, tu es le plus souvent Mi bémol, mais aussi Fa dièse  
Et vois : ainsi j'apprends même les gammes...

Partout l'oreille du poète s'attarde, L'oreille, organe délégué à percevoir le monde et chargé d'en rendre compte à la sensibilité : ce monde est un monde de parole où tout être vivant — les objets mêmes — surtout les animaux possèdent un langage :

*Auf der Treppe sitzen meine Öhrchen  
wie zwei Kätzchen, die die Milch erwarten...*

Mes petites oreilles sont assises sur les marches de l'escalier,  
comme deux chatons qui patientent leur lait...

Ce chant de la langue allemande, Morgenstern en écrit une partition, dans une maîtrise parfaite des rythmes, dont il brise cependant la courbe à l'instant où elle deviendrait confortable : il garde une haute vue sur la mission poétique qui est d'éveiller les hommes à plus grand qu'eux-même, il mesure les limites du symbolisme :

*Je vis une nef : la tempête la dépeça  
Dans ses flancs l'obscur océan planta  
Ses griffes hurlantes  
Les débris étaient pitoyables  
—Ce que la mort avait broyé de ses mâchoires  
Je le vis m'oubliant presque moi-même  
De ce brassage d'enfer jaillit enfin  
Voyageuse immobile  
Notre terre-étoile  
Mesurant son propre océan !*

Auteur de nombreux *Lieder*, mis en musique par Weingartner, Zemlinsky, Hindemith, dans lesquels il chante des univers intimes, mais dont l'anecdote initiale s'élève toujours vers une interrogation spirituelle, Morgenstern explore la langue allemande sur deux niveaux : le poète s'exprime dans un langage simple et direct. Le tissu des métaphores est efficace quand, par l'intrusion d'un concept, il arrache le quotidien de

son apparente naïveté, l'élève à hauteur métaphysique : soudain naît une poésie nietzschéenne.

*Assez ! Je veux d'autres pensées !  
Tu songes encore à cette nuit sur la crête  
Quand, dans ta poitrine, la foudre déchira le ciel,  
Les trombes d'eau noyèrent le grondement du tonnerre...*

Tandis que Nietzsche (1844–1900) développe une philosophie qui tire sa puissance de l'emploi de la métaphore au service du concept, Morgenstern part de la perception sensible, la développe en métaphore. Celle-ci déploie ses propres ressources, capte l'expression conceptuelle qu'elle traquait. Naît alors une poésie quasi-narrative où l'esprit se raconte. Nul besoin désormais d'inventer des concepts : ceux-ci naissent de la perception même du vrai.

*Esprit,  
L'éternité est-elle ce que le raisin est à la soif,  
Ce que le baiser à la bouche  
Ce que l'homme est à Dieu  
Ou n'est-elle qu'un écho ?*

Cette poésie exprime un amour profond du monde, au delà des petites choses dont le poète se rit. Il ne condamne ni ne juge, il ne s'agit que de choses humaines...

*C'est l'éternelle petitesse de l'amour, de s'adonner à  
L'idolâtrie de l'image et autres misères sans grande flamme...  
Ces jouets d'une chambre d'enfant —le petit berceau !  
Quand il s'agit de la flèche de l'Esprit, empenée d'étoiles...*

Ce monde auquel il appartient et participe, car *tel est le lot des hommes*, Morgenstern le situe *dans la fosse, avec l'orchestre*. Là encore, Nietzsche est au rendez-vous :

*Oui, laisse l'orchestre dans la fosse  
Que je sois inhumain, que je sois un sombre tyran  
Qu'avons-nous à faire des parterres de la planète ?  
Sois avec moi, élevée, au dessus du monde,  
Ce monde que je ne veux connaître en tant que chose,  
Mais en tant qu'il inspire le nouveau...*

Le réalisme de ce poète du début du 20<sup>ième</sup> siècle s'oppose au déconando surréaliste pour qui le symbolisme n'aura été qu'un jeu d'écriture, sans implication vivante dans le signifié. Morgenstern a la plume vive, tranchante, dirons-nous „engagée“ ? Juriste formé à l'université de Breslau, il est l'inventeur, dans sa jeunesse, d'une désopilante „poésie humoristico-fantastique“ qu'il développe dans ses *Galgenlieder* (Chant du Gibet). Homme de théâtre, auteur satirique pour le cabaret berlinois *Schall und Rausch* de Max Reinhart, éditeur de la revue *Deutscher Geist*, il leure la critique qui longtemps le range parmi les fantaisistes : classement commode, en un siècle de fer, d'industrie, de raison raisonnante, d'absolutisme scientifique. Il était préférable de ne voir en lui qu'un saltimbanque et s'amuser de ses textes comico-maccabres à la François Villon (1431 - ). Mais regardons de près ces deux poètes, Villon et Morgenstern, que des siècles séparent. L'un délinquant l'autre juriste, ne prononcent-ils pas, chacun à sa manière, un réquisitoire contre l'humanité déchue : qu'elle soit pendue, n'étant faite que de *pas-encore* au regard de l'Absolu ?

*Nous avons l'audace de traiter de l'espace sidéral,*

*Nous en avons la témérité*

*Bien que non seulement animaux mais aveugles au sens de la vie  
Nous soyons humains chassés de l'innocence d'Eden !*

A moins que leur rire ne soit un manifeste d'insolence, une „éloquence de rupture“ ? Cherchent-ils à sauver ce qui peut l'être encore ? Confient-ils aux générations futures *le Grand Testament* ? L'Histoire a donné aux *Galgenlieder* une dimension inattendue. Best-seller en Allemagne avec plus de trois cent rééditions, ce chant est celui du poète qui, à l'aube de la première guerre mondiale, pressent le désastre de la seconde et annonce la férocité du bourreau nazi qui fera gibet de tout un peuple. Il fallait dès lors raccorder cette œuvre de jeunesse à celles des derniers jours : considérer l'unité de pensée, et voir dans les recueils *Ich und Du*, publié trois années avant la disparition de son auteur, et *Wir fanden einen Pfad*, édité en 1914, la plaidoirie d'un homme qui, se sachant condamné, présente une offrande lyrique pour arracher la clémence divine, non pour lui-même, mais en faveur d'une humanité ignorante qu'il faut à tout prix décrocher de la potence qu'elle s'est, depuis longtemps, elle-même érigée.

*Renonçant au chaos, tout effort emprunte*

*Le chemin où des milliers de spirales conduisent haut vers Dieu*

*Dieu que tu es à toi-même*

*Étant à jamais l'oiseau-phénix de ton propre anoblissement*

Sauver l'homme, lui montrer les sommets. L'Esprit a ses champions, l'Esprit a ses poètes : Goethe, qui en formalise une perception quasi-scientifique, Eduard Mörike qui appelle à sa manifestation, Maria Rilke qui engage avec lui un saisissant dialogue. Mais il fallait que surgisse une œuvre cinglante,

populaire, qui n'en dise pas moins, qui s'adresse à tous les lecteurs, de tout âge. Un pari que Morgenstern tient et réussit. Ses contes, poèmes, Lieders sont connus de tous les enfants d'Allemagne, et il n'est d'école où l'on ne chante ses *Kinderlieder* : courtes chansonnettes, d'apparence anodine, composées à la manière des Ko'ans chinois, où la sélection des métaphores se concentre à un maximum de conceptualisation imagée.

*Deux peupliers à l'horizon ?*

*Non : trois peupliers dressés contre l'éternité*

*Sous la chaleur de notre pieux soleil.*

Morgenstern ne renonce pas à son humour. Il se confirme, au cours des années, comme un précurseur du *réalisme merveilleux*, expression inventée un demi-siècle plus tard par le cubain Alejo Carpentier, l'un des principaux fondateurs de la littérature latino-américaine. Il fonde sa poésie sur une étroite adhésion au réel : la vie elle-même fabrique les métaphores.

Bien qu'atteint de tuberculose, il ne cesse d'aimer la vie : *qu'est-ce que l'humour sinon la conscientisation d'une dramaturgie ?* Ainsi pourrait se créer le concept de : *sich-selbst-an-die-sprechende-Welt-Messung*. Une façon d'être (*sein*) une mesure (*Messen*) à soi (*sich*) par soi-même (*selbst*) au monde (*Welt*) parlant. Mais telle n'est pas la prétention du poète qui ne se pose pas en constructeur de concepts, mais en témoin et porte-parle de l'univers parlant :

*Nous avons l'audace de parler d'éternité,*

*De l'eau, de feu, de terre, de vent,*

*Et nous ordonnons le monde, comme un enfant*

*Et savons les noms et lieux de toutes choses...*

Traducteur d'Ibsen, Strindberg et Knut Hamsun, Morgenstern écoute les voix du monde. Il mesure son humanité. Il aime ce monde, de l'amour qu'il porte aux femmes, aux enfants, à ses amis, aux animaux, aux objets qui l'entourent : à lui-même. Il répond à la définition du poète que donne Rimbaud : *Donc le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe...*

Pour Morgenstern, tout a forme. Tout résonne. Il exprime à chaque instant l'amour de son pays, de sa terre, de sa langue: le nom même du poète, une métaphore en soi — Morgenstern signifie "l'étoile du matin" — évoque la parole symbolique du poète, non encore révélée, mais riche de tout le potentiel de sens auquel l'Allemagne du 21<sup>e</sup> siècle consacra son énergie si elle désire être fidèle à la promesse de sa vocation romantique.

En 1910, il épouse Margaret Gosebruch von Liechtenstern dont la piquante intelligence répond à l'attente du poète. Morgenstern / Liechtenstern : cette rencontre de deux étoiles, dont la seconde offre sa lumière à la première, n'est-elle pas une belle promesse d'avenir ? L'Esprit aurait-il enfin trouvé une *Heimat* ? Morgenstern, à qui le destin accorde une mort précoce — ses dates (1871-1914) le préservent de toute participation aux boucheries guerrières — chante l'espace du poème, provisoire résidence d'une parole dont il connaît les frontières et les enjeux. Avec quelle lucidité ! Il est exceptionnel qu'un poète délimite le territoire de son art, recuse l'idée qu'il soit un aboutissement, et mieux encore, affirme l'existence d'un lieu meilleur que le sien !

*Oh je ne renie pas ma terre,  
Je l'aime, — seulement, qu'elle ne soit pas une borne !  
Elle n'est pas la dernière pensée du Moi*

*Et sa lumière n'est pas ultime !...*

Toute l'œuvre de Morgenstern signe cet effort du romantisme, rejoignant la définition même de *la littérature dont la fonction civilisatrice*, selon Hölderlin, *est d'être le vecteur d'un savoir véritable*. Un savoir où toutes choses deviennent claires, dicibles, compréhensibles. Que ce soit dans ses innombrables poèmes pour enfants ou ses recueils les plus profonds, Morgenstern exprime cette tension vers l'entendement du Tout : *ne faire qu'un avec tout, telle est la vie de la divinité, tel est le ciel de l'homme*. Pour accéder à ce ciel, le poème est une étape. Auberge du symbole, il est cette *Heimat*, ce lieu de la pensée, du sentiment débordant hors de lui *en quête de son sens*. Mais une *Heimat* toute provisoire qui ne peut se satisfaire d'elle-même... devant *SE* compléter.

La tension vers ce ciel humain aboutit, chez Morgenstern, — nous sommes à la veille de la première déflagration mondiale — à l'appel d'une mise au clair de la pensée : par le moyen des lois de l'Esprit dont il pressent qu'elles seules (ré)conforteront l'Allemagne. Il sait, il affirme que l'élucidation du sens est le seul avenir de la poésie, dût - elle en mourir, elle offrira sa plus haute lumière à l'instant de son incandescence. Il veut que l'étape, le cristal translucide qu'elle est, soit dépassée. *Elle n'est pas la dernière pensée du Moi, Et sa lumière n'est pas ultime ! Malheur à qui voudrait la considérer comme un temple accompli...* Il exige que l'homme atteigne ce ciel où le romantisme se dissout, cède la place à l'élucidation de toute chose par un langage qui saura toucher les êtres, conformément à la pression évolutive du Temps. Ce Temps *obéissant à l'appel créateur* qui produit les œuvres indispensables à la libération de l'humanité. Morgenstern incarne sans aucun doute le sacrifice du poème se donnant à ce qui le surplombe.

*La nuit est douce exigeant de moi que je considère  
Le promontoire au-dessus de mon lieu :  
A travers une brèche dans le mur je vois  
Monter monter le cours du ruisseau*

*Les scintillantes étincelles sur l'échiquier stellaire  
Se jouent de ma tête cachée dans le feuillage  
Les lanternes humaines me taquent  
Éclairs d'une transparente carte*

N'avons-nous pas affaire, ici, à une éblouissante vision de l'intérieur de la Structure d'Absolu — celle dont l'écrivain Dominique Aubier dit, dans son ouvrage *L'ordre Cosmique* : « *la nature organique du Cosmos, son essence corticale, contraint l'imagination à lui prêter une sensibilité du même ordre que celle dont nous essayons de respecter le bien-être dans nos personnes... Il faut savoir comment fonctionne le Cosmos pour se couler en lui en toute sécurité. S'agissant d'un organe cérébral, la moindre vicissitude pourrait en ébranler ou compromettre la santé. Qui sait, si par ignorance, nous n'avons pas déjà mis sa vie en danger.* »

En effet, qu'en est-il du devenir de l'esprit, de l'homme, à partir et au delà, de la propre position du poète ? Rimbaud, vivante météore, renonça à la poésie, devint marchand d'armes, d'aucun disent qu'il opta pour le nihilisme. Mais souvenons-nous du message de la comète : *trouver une langue, cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant...*

Morgenstern poursuit la même quête : trouver la langue du vrai, sachant toutefois que le lieu poétique n'est qu'une escale. Que lui reste-t-il, dès lors, en guise d'espoir, si ce n'est remplir de son mieux l'étroit corridor qui lui est réservé, dans un

temps qui lui est si sévèrement compté ? De cette fantastique perception de lui-même et du temps imparti, naît le recueil „*Toi et Moi*“. Qui est ce *Toi* si ce n'est ce promontoire depuis lequel *Tout* serait dit ? Pour accéder à ce lieu de l'esprit, il existe un sentier par lequel le poète nous propose de cheminer. Il en résulte le recueil *Wir fanden einen Pfad* — Nous trouvâmes un Sentier — son ultime chef d'œuvre publié en 1914, dédié à son ami Rudolf Steiner.

La mort de Morgenstern, à 43 ans, lumineuse étoile du matin, est-elle prématurée quand l'espoir — *l'exégèse du Monde* — repose, pour une large part, sur le nécessaire effacement du poète ? La mort, cette compagne, il l'attend avec sérénité. Il la voit s'approcher avec quiétude, il est prêt à la recevoir comme une amie espérée de longue date. Elle frappe à sa porte, le 31 mars 1914. La disparition du poète est l'offrande même du Poème, étape de la pensée symbolique dont le dépassement consenti autorise enfin l'apparition de l'étoile du soir, étoile du sens à la lumière de laquelle...

*Donne-moi une vue sur ton être, O Monde*  
*Et laisse le rayon du sens me traverser !*  
*Maison qui peu à peu s'illumine*  
*S'emplit d'or comme un édifice*  
*Où l'esprit s'éclaire*  
*Ostensoir transparent*

...

*Oh ich verleumde meine Erde nicht*

Oh, ich verleumde meine Erde nicht  
Ich liebe sie,— nur sei sie mir nicht Schranke !  
Sie ist mir nicht der letzte Seins-Gedanke,  
so wenig wie ihr Licht das letzte Licht.

Ich liebe sie—und den, der also spricht :  
„Daß Eure treue zu ihr nimmer wanke !“  
Nur dass an knechtischer Treue nicht erkrankte,  
was freiste Treue sein muß, freiste Pflicht !

Das gibt der Erde erst den Eigen-Wert:  
Dass sie als Stufe sich vollenden soll.  
Vollenden! Hör's! — doch auch zugleich als Stufe !

Weh dem, der sie als ganzen Tempel lehrt.  
Gott-Welt, unausdenkbaren Baustoffs voll,  
gehört denn doch ganz andrem Schöpferrufe !

-----

## *Toi et Moi : un serment de fidélité*

D'aucuns reprocheront à cette traduction d'avoir inversé l'ordre des mots dans le titre *Ich und Du*. Il aurait fallu écrire : *Moi et Toi*. Étais-je, en tant que traducteur, en droit de substituer son moi par le mien ?

Ce „Toi“ dont je suis parti, qui m'amena au meilleur de moi-même... justifie sa précellence. Il est le gage du serment de fidélité entre le traducteur et l'auteur. Quant au mortel mot à mot, s'y risquera qui voudra, cette traduction n'a pas l'ambition d'être une transcription : il s'agit, je l'espère, d'une communication d'esprit à esprit, de pensée à pensée. La convention des traducteurs autorise-t-elle ce contact ?

Il a fallu admettre que ce qui primait, c'était la pensée de Morgenstern, sa sensibilité, sa propre vision des choses. Il était dès lors inimaginable de contraindre le poète à quelque torsion que lui infligerait le passage d'une langue à l'autre, sur l'autel d'une prétendue exactitude littérale, quand la priorité revenait à la sémantique. Elle est en effet l'outil privilégié d'une pensée qui tisse un canevas résolutif nouant la perception du monde à son expression verbale. Il fallait ouvrir le réseau des métaphores, déceler leur sens, et reverser le sens dans une composition en français qui tienne compte de la mélodie, du rythme propre de Morgenstern : redonner en français ce qu'il a offert en allemand, non pas en décalcomanie, mais en recreation poétique. Certes, l'exercice n'est pas simple, de partir en quête de l'intimité d'un poète, surtout quand ce dernier exprime au plus profond, au plus juste, au plus rigoureux du moindre soupir toute la profondeur de l'âme de son peuple. L'extraordinaire vitalité de sa poésie devait transparaître dans le choix des mots, leur agencement, dût-il briser l'ordre initial, si harmonieux en allemand mais dont l'ampleur ne verse pas dans l'âme française.

Morgenstern m'y aide : sa poésie dicte celle de sa traduction. Mais il faut, pour l'entendre, écouter sa voix, son souffle, et suivre la piste tracée de son écriture centrée sur un propos universalisant où l'Allemagne, sa langue, son histoire, sa culture s'engagent en faveur d'un projet civilisateur : dire, chanter les valeurs de l'Esprit. Dès lors, entre „Moi“ et „Lui“, chemine le sentier menant au „Nous“. Ce sentier où l'on rencontre le guide du voyage, dont la parole donne *une vue sur l'Etre* et dégage une issue *vers l'éclaircie de lumière*. L'éclaircie d'une élucidation du réel :

*A Toi uni, je regagnais courage  
Avec Toi, me décidais à reprendre la route  
Et vois : le destin nous fut favorable.*

Ce guide est le don même de la parole — d'une poétique réceptacle de toutes les langues, redistributrice de toutes les expressions humaines... Issue de ce principe d'universel et nous y reconduisant, la poésie trouve sa vocation, son sens, sa raison d'être : elle est une étape sur le Sentier de notre vocation langagière première :

*Saisis ce qui se révèle à toi !  
Efforce-toi au soleil !  
Et songe : quelle œuvre merveilleuse  
Tout être y accomplit !*

**Toi et Moi**

*Ich und Du*

A nous ré-entendre...

*Auf Wieder-hören*

A Margaret

Écoute !

Nous voulons, avant de nous revoir,

Tout d'abord nous ré-entendre !

Tu viens comme un souffle et gardes la porte

— *Elle est là...* (c'est ainsi que tu appelles doucement) —

*Elle est là qui voudrait te parler.*

A quoi je réponds, contraint de ne pas me scandaliser

Du jeu que moi-même implore :

*„O voix de l'Esprit, aime ! Ton poète t'entend*

*Mais ne se laisse point séduire !“*

*Je ne suis pas une apparition,*

Me glisses-tu, irritée mais tendre,

*Vois si mon Esprit te berne*

*Un spectre peut-il endurer autant d'amour ?*

Je m'éveille en sursaut et regarde tes traits

Je retiens toute ta présence

Et te saisis — à jamais.

Elle parle  
*Sie spricht*

Le vent sous la toiture s'insinue  
Mais la marche de la petite horloge de bronze  
Accompagne fidèle  
La nuit anxieuse

Je serre ta lettre contre mon cœur  
Ainsi plus proche de toi à travers l'effrayante immensité  
Je te sens à mes côtés  
Me protégeant de mes bourbiers

Tu poses ton front droit et frais  
Et tes lèvres que je n'ai jamais bénies  
Silencieuses sur ce cœur qui s'adonne  
Si bien qu'il renonce et désarçonne l'ennemi

Tu sais comment jadis elle me rendit invulnérable  
Et me consolait au seuil de la mort

De même toi  
Aujourd'hui  
Dans l'amère dispute  
Apporte moi secours.

La maison de campagne

*Das Landhaus*

Depuis le chemin je vis, dans une maison de campagne,  
Une jeune femme qui posait des cartes...  
Elle était vêtue de blanc... et à la lueur matte de la lampe  
Il me sembla que...

C'est ici que tu habitas ! Je me surpris à penser :  
Elle aussi s'est un jour assise là...  
Et le chemin qui ferait d'elle une femme  
Restait à vivre — sans avoir été encore mesuré...

Te contentes-tu du gain du voyage ?  
Voudrais-tu remonter le temps ?  
Approcher mon image de celle-ci !

Oh très chère, je sais — et discrète tu te défends :  
*Comment le pourrais-je ! Ce serait irréparable !*  
Cependant c'était ton bonheur  
Lorsque tous deux  
Avions crée  
Le Nous.

Le Frisson

*Schauder*

Que le charme d'une ou plusieurs femmes emplisse  
Mon breuvage d'amour, toi tu enseignas au vieux naufragé  
L'art de voir !

L'ivresse d'un vin doux ferait-elle croire au capiteux  
Présage de quelque jus de raisin ?  
C'est à toi que je dois, en tout bonheur, de frémir et douter :  
Un regard dérobé ne troublera pas ma résolution !

Serais-tu la clé merveilleuse ouvrant au Jardin fermé ?  
Serais-tu mon propre jardin et port d'attache ?

Viens

Que ton cœur ne séduise que moi

Et qu'aveugle à nouveau

Source du temps

Il abreuve ma veille

Et mon sommeil !

L'incendie

*Brand*

*Pour Agnès*

C'est l'éternelle petitesse de l'amour que s'adonner  
A l'idolatrie de l'image des billets doux et autres misères  
Sans grandes flammes !

Les bouclettes les jupettes les froufrounettes  
Quoi !  
Ces jouets d'une chambre d'enfant — le petit berceau !  
Quand il s'agit de la flèche de l'Esprit empenée d'étoiles !

Oui laisse l'orchestre dans sa fosse  
Que je sois inhumain que je sois un sombre tyran  
Qu'avons-nous à faire des parterres ?

Sois avec moi élevée au-dessus du monde  
Ce monde que je veux connaître non point en choses  
Mais exclusivement en ce qu'il inspire le Nouveau.

L'horloge

*Die Uhr*

C'est la première fois que l'horloge s'est arrêtée  
L'horloge après quatorze jours les quatorze premiers jours  
D'une longue étreinte qui semble ne vouloir cesser

Les esprits se tiennent encore enlacés inséparables  
Qu'aucun avril capricieux...  
—Mais que l'automne teinte d'or  
Ensemble unis craignant l'hiver...

Non pas l'hiver qui dénude cette année  
Nous sourions à sa furieuse mesure de lui-même qui  
—Nous le savons et le savourons— nous indiffère

Mais l'hiver qui sépare les cœurs à jamais  
L'hiver de l'oubli  
Qui cache la mort sous le manteau.

Le coursier  
*Das schnellste Ross*

Ce qui parfait un homme c'est la souffrance, dit-on  
Mais la souffrance que peut-elle édifier ?  
Qu'est ce qui nous arrache à nos serments de bouffons ?  
Qu'est ce qui dessine la mort sur le revers de notre chemin ?

*La connaissance*  
— Qui vole la vedette au plus puissant éblouissement du Moi—  
*De ce*  
— non identifiable par les réactions acides mais sécable au  
tranchant d'une lame—  
*Que l'Enfer nous donna en secret partage*

Endurer cela ! Ces âpres dispositions  
Divines ou bestiales qu'à contre-cœur on épouse  
Tout devant être équitablement dénoué dans la joie  
Ou la rigueur

Cette souffrance oui  
Ce coursier qui nous poursuit jusqu'à l'extrême clarté  
Dont l'ombre perce au sein du plus vif éclat !

Le matin  
*Der Morgen*

Timide, pâle et frissonnant  
Le matin se donne à mes bras  
Jusqu'à la miséricorde de mon sang  
Il blottit contre mon cœur  
Le frais revers de ses mains

Ce matin au sang fuyant — revenant  
Sa chaleur qui le bénit, docile  
De sa braise désirée...  
Livide il s'aperçoit que le mur de sa chambre...  
Et m'abandonne après cette brève affliction

Et vois ! Qui dirigea sur moi sa détresse  
Ou son désir ?  
Qui était cet enfant que je soulageais ?

C'était l'Aube, vierge, écarlate  
Venue contre moi se serrer en quête de chaleur  
Elle — et son baiser clair sur mes yeux !

Le banc  
*Die Bank*

La nuit est douce exige de moi que je considère  
Le promontoire au-dessus de mon lieu :  
A travers une brèche dans le mur je vois  
Monter monter le cours du ruisseau

Les scintillantes étincelles sur l'échiquier stellaire  
Se jouent de ma tête cachée dans le feuillage  
Les lanternes humaines me taquinent  
Éclairs d'une transparente carte

Si souvent y suis-je monté — ce qui là - haut  
Me tient à cœur c'est ce banc  
Mon amie vient, de loin,  
Coudre avec moi l'attente — l'ourlet de la nuit

Nous ne désirons rien plus que demeurer  
Ensemble écouter le flot  
Ensemble regarder

Maisons  
Lumières  
Étoiles !

Agnès

*Agnes*

Je veux, je veux oui ma braise je veux !  
Mais sois patiente — mes pieds sont faibles  
Je veux avec toi prendre congé du monde  
Un instant toutefois, sois patiente !

*Nous les femmes sommes ainsi faites  
Que nous attachons de l'importance  
A l'opportunité à la petitesse à l'idylle  
Faute de quoi, l'enfant qui veut naître de nous  
Expierait par trop d'être également semence divine...*

*Peut-être Dieu ne peut-il résider qu'en ces lieux  
Où nos sentiments humains lui préparent  
Un nid douillet — une coquille d'escargot ?*

*Qu'il veuille croître ici — plus tard nous échapper...*

Oh Braise, en ce temps-là, c'étaient tes paroles de femme  
Laisse-nous désormais aspirer à notre éternité !

Une métaphore

*Ein Gleichnis*

Le soleil du matin  
— Ses rayons bien-aimés —  
Traversent les cristaux de frimas  
Virtuelle fenêtre ajournant la lumière hivernale

Le givre scintillant mica se dissout  
Ses fleurs livrent leur squelette de corail  
Mais avant que midi sonne  
Toutes ces images ont déjà renoncé à être

L'espace s'ouvre au grand soleil  
Le verre translucide sans voile désormais  
Autorise le flux de la bénédiction créatrice

Ainsi depuis que ton Amour me toucha  
Mon esprit se dégage de la Glace

— Mais ne résiste à la braise de leur inconciliable parenté

Précipice

*Abgrund*

Vois !

Qui à toute heure du jour se considère et s'estime éveillé  
Ne devrait-il passer sa nuit en larmes, douleurs et peines ?

Victime qui s'abat elle-même

Se tolère ou se dénie selon ses propres expertises

En juge muet il sonde son âme

Tantôt s'honore

Tantôt se méprise

Ah !

Qui, sachant qu'il a déjà échoué douze fois

Dans la traque de ce gibier de soi-même

Pourrait lier son destin à celui d'une femme ?

Il la troublerait plus que lui-même !

Et fut-elle capable d'en endurer

Une chose la briserait :

Les représailles dont elle userait contre elle-même !

## Scirocco

### *Scirocco*

Le vent du Sud médite  
De sa mèche de feu il enfle, étouffe  
Tout homme qui, connaissant l'origine de son mal  
Ne contraint son esprit à se garder

Quand cette colère sévit  
— Comme on le raconte en Italie du Sud —  
C'est alors que la tempête épouse notre peine  
Et que l'on impute à la cinglante lame  
Une part de notre dette

Bienheureux qui, au plus fort de cette fièvre  
— Tourment de l'âme et du monde —  
Bienheureux qui clairement reconnaît cette loi  
Et lui résiste

Malheur à qui, s'il ne veille et ne lutte  
Oublie ne serait-ce qu'un seul jour  
Combien — en toute équité  
Il appartient également aux forces obscures.

Métaphore  
*Ein Anderes*

Un feu dont l'origine est insoupçonnable  
    Consumme les pinèdes  
D'arbre en arbre son ardeur enlace les troncs :  
    Sa tempête dévore le cœur du foyer.

    Étincelle d'abord  
    De lieu en lieu grandissante  
Il exhume lichens, herbes, mousses, brindilles  
    Brandit enfin le diadème  
Et la foudroyante semence d'une légion d'épines

C'est ainsi que la passion perd les hommes  
Par jeu d'abord, dont la gravité leur échappe !

    Subis avec effroi !  
    Reconnais ce bûcher !  
Rien ne sauve — ni la fuite ni la force ni l'orgueil  
    Du réciproque amour du feu pour le bois !

Le soir descend  
*Abends hinunter*

D'obscures allées de feuillages m'accueillent  
La lune laiteuse  
La haute montagne soyeuse  
Le timbre dissipé des violes...

La foule ci-bas en ville colorée  
Son inlassable va et vient  
Mais moi  
Plutôt que me rendre au bourdonnement de cet essaim  
Me transfigure en grappe de raisin orphique

Sous les cèdres, platanes, écrasant plates-bandes de tulipes  
Je déferle la colline  
Tempérament : furieux

Au cœur :  
L'ardeur d'une escadrille démiurgique  
La Matière marbrée que l'ode nocturne des étoiles hante  
Et l'ombre argentée de ton Amour  
Qui toujours  
Encore  
Me maîtrise

Le soir appelle  
*Der Abend ruft*

Viens sur le balcon  
Vois verdir le croissant de lune  
Bleuir les pentes des montagnes  
Vois  
La nuit au présage heureux !

La première étoile perce  
Le fond blême  
Soleil et planètes se préparent  
L'heure de la grande scène approche

Viens!  
Vois, sur la terre encore pâle, partout  
J'appelle les miens !

L'heure de la scène approche  
Écoute !  
Toi, et toi —  
Bientôt  
Somptueuses  
Les mères surgiront !

Nuit lunaire sur Méran  
*Mondnacht über Meran*

La ville fantôme... comme le motif d'un tapis  
Qu'un rêveur aurait tissé pendant de longues années...

L'espace vibre, s'ouvre, s'évapore  
Exhalant, onirique, la fragrance de la lune  
Les enfants — étoiles de leurs regards innocents —  
Guettent la soie d'un crépuscule bleu d'outre-mer

Voici !  
Minuit !  
L'éther tremble  
Le salut de l'Esprit caresse l'écusson !

Une seule image rêvée  
Jointe à ses milliers de sœurs  
S'abreuve à la fontaine unique claire  
Mais nébuleuse — Déesse encore — le reflet trouble  
S'appuie sur ses javelots et boucliers

Réciproque nostalgie des Amants :  
A l'instant même douze coups ont sonné  
Dieu salue le rêve de sa déesse-terre !

Aujourd'hui je t'ai sentie hors...  
*Du warst mir heut wie aus dem Sinn*

Aujourd'hui  
Je t'ai sentie  
Hors de moi  
Hors de ma raison  
C'était une heure de crépuscule  
Tant ta vie fait partie  
De la mienne :  
— Toi !  
Tu  
Le ressens ?  
J'ose à peine y croire ?  
Ton visage me salue  
Depuis le fond  
De ce calice  
Et je bois  
Tremblant  
Ton visage

Mes larmes te retiennent captive  
*In meinen Tränen hält ich dich gefangen*

Tu résides dans le miroir de mon œil  
Miroir cependant  
Il se brisa

Captive  
Toute larme  
Qui s'en écoule  
Cristallise en perle  
Le Reflet de Ton image

Les blêmes ombres

*Die blassen Blätterschatten...*

Les blêmes ombres du

Platane

Hantent le mur

—Lueur du mur sous

Les feuilles du

Platane

Me tendent

Leur deuil

Je sais le message

Des feuilles

Aux ombres blêmes du

Platane

Nous unissons nos êtres  
*Wir mischen unsre Wesen*

De son ode  
Allant et venant  
Le vent accouple cent vallées alpines  
Que la montagne sépare à jamais

Ainsi nos existences  
Traquent leur être dans de longs voyages  
S'unissent dans nos lettres  
Et se rejoignent dans les régions de l'Esprit

Mes petites oreilles

*Auf der Treppe sitzen meine Öhrchen...*

Mes petites oreilles sont assises sur les marches de l'escalier

Comme deux chatons qui patientent leur lait

Sur les marches de l'escalier mon cœur espère

Le menton appuyé dans la paume de la main

Le messenger sa lettre ne viennent pas

Je reste couché, sourd, sans âme dans ma chambre

Ne désire rien en retour

Ni

Les

Chatons

Ni

Leur

Esprit

Par une nuit  
*In einer Nacht...*

Par une nuit, alors que je baisais ton cœur  
(Ah, tout cela n'est que songe, rêve, tu le sais bien!)  
Tu me parlas : *Permits que moi aussi j'embrasse ton cœur*

Tu te penchas vers moi — obligation douloureuse  
Embrassas l'offrande de l'Esprit  
Dont j'aurais aimé qu'elle te fut abandonnée

J'aime ramasser les fleurs  
*Ich hebe gerne die Blumen auf...*

J'aime ramasser les fleurs  
Que d'autres ont jetées avec mépris  
Je leur donne ce que l'on donne aux fleurs

Ainsi meurent-elles non pas dans la fange  
Mais de la mort la plus douce qui soit  
Auprès d'un être qui les aime

Qu'est-ce ?  
*Was ist das ?*

Qu'est-ce ?  
Aurons-nous la guerre ?  
Le soir les corbeaux assombrissent le ciel

D'un battement de paupières  
Au croassement avaricieux  
Ils rament en force vers le Sud-Est  
S'assemblent en couple, en groupes... population...

Haut dans le ciel  
La pâleur s'incendie  
Comme le sang

Souvent tu compares les personnes  
*Wie du Personen oft vergleichst...*

Souvent tu compares les personnes à des chiffres :  
L'un te paraît un 2  
Celle-ci te semble un 3  
L'autre encore un 5  
Et celle-ci un 7

Les hommes sont comme des notes  
— Tu peux en rire —  
Tu es le plus souvent mi bémol  
Mais aussi fa dièse  
Et vois : c'est ainsi que j'apprends  
Et l'amour  
Et les gammes.

Jadis peut-être  
*Vielleicht kehrt sich's in grausem Scherz...*

Jadis peut-être une cruelle plaisanterie inversa les rôles  
Tu es l'homme et moi la femme, tu  
M'aimes donc autant que moi  
Maintenant et moi...

Je t'aime en conséquence  
Comme toi tu m'aimes  
Rien que cela. Simplement la balance  
S'équilibre entre la tare  
Et la masse  
— Parfaitement.

Deux peupliers  
*Ein Paar Pappeln*

Deux peupliers à l'horizon ?  
Non : trois peupliers dressés contre l'éternité  
Sous la chaleur de notre pieux soleil

Âme, pense donc : comme le réel est rétif au songe !  
Contre tout l'espace que Dieu seul mesure  
Rien que ces trois arbres !

C'est la chose la plus miraculeuse

*Die ist das Wunderbarste*

C'est la chose la plus miraculeuse qui soit

—En apparence— cette inébranlable marche en avant

Ce progrès d'airain

Qui se révèle finalement illusion profonde

Mille tourelles factices faites de minerais, de marbres

Débordent la Cité du Temps

Mais à la lisière de l'éternité

Tout cela

N'est

Que geste.

Si seulement...

*Wenn ich nur...*

Si seulement je pouvais me souvenir de tout ce qui  
Faisait jadis l'objet de mes plus fermes résolutions !

Où est passée la côte familière de la réalité ?

Me voici, navire quittant à jamais son attache  
Ton cœur m'a libéré des griffes de la raison...

La bête, la plante...  
*Das Tier, die Pflanze*

La bête, la plante, ces êtres disposaient encore  
De l'inhumaine patience de la Terre  
En ce temps-là une seconde de notre temps  
Valait un siècle

Mais aujourd'hui rien ne va assez vite :  
L'Homme perd patience de lui-même  
La terre le sait :  
„Enfin la grande heure approche

Je m'y apprête depuis des millions d'années !“  
Je n'ai plus besoin de protéger mon corps  
Bientôt je me suspendrai  
— Esprit à la bouche de Dieu !

Les deux Océans

*Die Zwei Ozeane*

Assez ! Je veux d'autres pensées !  
Tu songes encore à cette nuit sur la crête  
Quand, dans ta poitrine, la foudre déchira le ciel,  
Les trombes d'eau noyèrent le grondement du tonnerre

Je vis une nef : la tempête la dépeça  
Dans ses flancs l'obscur océan planta  
Ses griffes hurlantes

Les débris étaient pitoyables  
—Ce que la mort avait broyé de ses mâchoires  
Je le vis m'oubliant presque moi-même

De ce brassage d'enfer jaillit enfin  
Voyageuse immobile  
Notre terre-étoile  
Mesurant son propre océan !

Lui  
*Er*

Ce dieu qui concentra en lui tant de puissance  
Afin que de lui naissent les myriades d'étoiles  
Ne saurait se laisser circonscrire par les peines  
Et les horreurs humaines !

Sur terre, dût-il, de la tête aux pieds, s'immoler de miel  
Subir l'escorte du bourreau jouissant, souffrant,  
S'observant lui-même  
Subir, dis-je, le ressac d'une nuée de mouches

Fût-il submergé, dévoré de cette charge écœurante étant  
Lui-même soleil dont il se brûle  
Lui-même vautour qui se querelle  
Lui-même encore alliance de tout ceci

Ce dieu ne saurait cerner qu'une chose —et encore — :  
L'esprit de son épouse !

Elle

*Sie*

Elle, tirée de lui, par lui, issue de lui...

Lui, seul, triste... dans sa braise

Disposition sinistre

Si puissant, mais manquant de courage

Les pieds lourds

Sevrés de ses propres plaintes

Il se relève

Tel un être courbé de honte qui prend son baluchon

Le jette et maîtrise son sang

Mais alors... presque insensible...

Par les chemins obscurs du chagrin et du chaos

Il s'emplit d'une source de douleurs

Une parole d'amour orne son front

Et soudain son âme s'écrie : Psyché !

Acquérant ainsi son propre monde !

Le silence des étoiles

*Sternenstil*

Brille, fonce, tourne, à jamais !  
Et pourtant, comme une fleur à la pointe d'une lance  
Ne scintille qu'au loin :  
J'appelle cela le silence des étoiles.

A ce silence, mesure ta présence  
Rejette l'opinion d'un jour, va à la grandeur  
Et garde secrètes les promesses des sphères

*„Je veux être insatiable dans le Oui  
Tant je veux, éternel naissant,  
Regarder tourner  
Le giron  
Des Mères !“*

Témérité  
*Vermessenheit*

Nous avons l'audace de traiter de l'espace sidéral,  
Nous en avons la témérité  
Bien que, non seulement animaux, aveugles au sens de la vie,  
Nous soyons humains chassés de l'innocence d'Eden !

Nous avons l'audace de parler de l'éternité  
De l'eau, du feu, de la terre, du vent !  
Nous en connaissons les mondes — comme des enfants —  
Nous savons leurs lieux et noms.

Mieux encore : nous nous efforçons de nous installer  
Dans cette merveilleuse pelote d'or et de silence  
Nous voulons de tout cœur lui appartenir

Audace oui ! D'être à ce cœur identique  
De nous enfouir en lui au point  
Qu'il fasse notre opinion de cent mille étoiles !

Aux animaux  
*An die Tiere*

Chat, oiseau, abeille, venez, animaux mes frères et sœurs  
Vous a-t-on, vous aussi, dé-spiritualisé — en machine ?  
Venez, vous que le désir, une fois assouvi,  
Ne vaine pas !

Je viens de vous, encore lourd de terre  
Que je serve cette force éternelle, cette nostalgie !  
Encore ai-je votre âme, votre mine  
Seule la connaissance de moi-même douloureusement  
Me distingue

Votre question : — Si nous vous avons tant donné,  
Pourquoi votre héritage est-il si ingrat ?  
Nous tuons, oui. Mais c'est vous qui avez inventé le meurtre !

Écoutez cependant : La mort n'est pas le vol de la vie  
Nous devons — nous voulons tous mourir,  
Car les aurores écarlates se lèvent !

## In Aeternum

Le temps m'enchaîne  
Mais chevauchant son dragon  
J'ai brisé le cercle des esclaves  
J'ai fui son billot, fait de mérites et d'insanités.

Depuis, je me demande — libre désormais —  
Comment ce monde aurait-il la possibilité  
De jamais saluer sa fin, sa limite,  
Où la Beauté serait l'ultime étape ?

Esprit,  
L'éternité est-elle ce que le raisin est à la soif,  
Ce que le baiser à la bouche  
Ce que l'homme est à Dieu  
Ou n'est-elle qu'un écho ?

Oui, un chemin comme l'homme s'offrant à Dieu  
S'apercevant avec surprise du sursis foudroyant  
Dont il dispose lui permettant d'aspirer à plus haut...

Tant de choses appartiennent au passé...

*Es ist so viel heut vorbei !*

Tant de passé !

Tant de choses aujourd'hui appartiennent au passé !  
Le vieux monde sombre dans son crépuscule écarlate...

Nous avons lutté  
Contre d'innombrables misères humaines  
Les larmes en dissolvent le dernier cri

Pour la première fois l'homme se sent libre  
— Et se met en peine de détruire la nuit  
Le nid qui protégeait son embryon

Son épée jette dans un gouffre primitif  
Tout ce que nous savons du monde, ce savoir énivrant  
Brillant, couvé par des millénaires engourdis

Mais avant la fin du combat  
Son Visage se tourne vers Dieu  
Surnaturelle et ultime Braise

Les sources de vie  
*Quellen des Lebens*

Je les sens sourdre en moi, les sources de vie  
Sources originelles d'existence  
Je les entends chanter en moi, sources de vie :  
„Rien n'est vain ! Rien n'est vain !

Renonçant au chaos, tout effort emprunte  
Le chemin où des milliers de spirales conduisent haut vers Dieu  
Dieu que tu es à toi-même  
Étant à jamais l'oiseau-phénix de ton propre anoblissement

Toujours plus haut, jusqu'à l'insaisissable  
Tu mesures en toi l'échelle du possible  
Jusqu'à ce que

*Tu sois :*  
*Centre de ta plénitude*  
*En toi :*  
*Maître des constellations*  
*Que tu sois :*  
*Tous les espaces tous les temps*

*Et que l'éternité seule soit ta dépouille.“*

Je parais un double  
*Ich schein ein Doppeltes*

Je parais un double. Un jour, double de Dieu !  
Conscient de moi-même en lieu et temps  
Face à l'Autre dans l'arène  
Un seul-moi-unique  
Problème seul du moi face à moi

Je suis  
Âme unique — luttant pour un ciel,  
Esprit absolu reposant sur ma propre dispute  
Dépouille soumise aux nuages

Suis-je père et fils  
Suis-je Dieu et dois-je me vaincre d'abord  
Suis-je Dieu et non-Dieu, à peine matière de son image ?

„Toi et le Père...“ — Oui rayon de lumière  
Je sais, je vécus ton enseignement  
Et cependant, ceci n'est que ruine du chateau.

Donne-moi une vue sur ton être  
*Gib mir den Anblick deines Seins*

Donne-moi une vue sur ton être, O Monde  
Et laisse le rayon du sens me traverser !

Maison qui peu à peu s'illumine  
S'emplit d'or comme un édifice  
Où l'esprit s'éclaire  
Ostensoir transparent

Comme si cette maison  
Jusqu'à ce qu'un jour les rayons la possèdent  
Pouvait sacrifier toits et murs  
A la luminescence du ciel

C'est ainsi que l'obstination de mes forteresses  
Devrait se dissoudre  
Qu'enfin ton Etre trouve accès au mien  
Qu'enfin d'Etre à Etre nous soyons unis !

Oh je ne renie par ma terre  
*Oh, ich verleumde meine Erde nicht...*

Oh je ne renie pas ma terre,  
Je l'aime, — seulement, qu'elle ne soit pas une borne !  
Elle n'est pas la dernière pensée du Moi  
Et sa lumière n'est pas ultime !

Je l'aime, et par conséquent j'aime qui parle ainsi:  
„Que votre fidélité pour elle jamais ne chancelle !“  
Que ce qui doit être fidélité et devoir librement consentis  
Ne souffre d'aucun asservissement

Car ce qui donne à la terre sa vraie valeur  
C'est qu'elle doit, en tant qu'étape, se compléter  
Compléter, entends bien, mais tout d'abord  
SE compléter en tant qu'étape !

Malheur à qui voudrait la considérer  
Comme un temple accompli  
Le monde, rempli d'impensables matériaux de construction  
Obéit à un appel créateur tout différent !

Nous voulons nous donner la main  
*Nun wollen wir uns still die Hände geben*

Nous voulons nous donner la main  
Marcher, avancer, silencieusement, sans détours  
Oser cette grande aventure :  
Vivre ensemble deux existences enlacées.

Infatigables, nous voulons tisser nos jours  
Désormais nouveaux et chaque soir, chaque matin  
Nous demander si nous formons bien

Un seul anneau  
Une seule tension  
Un seul don, insatiable

Une seule soif, qui nous soit propre,  
A la mesure de nos corps  
Rapprochant l'un de l'autre l'esprit de nos royaumes

Un seul tir scellant la hampe de la flèche  
Au cœur de la cible  
De notre plus haute naissance.

**Nous trouvâmes un sentier**  
*Wir fanden einen Pfad*

*Toi, cher Merle, dans l'arbre*  
*Quel est ton chant — ton vrai chant ?*

Comme un homme qui...

*So wie ein Mensch, der...*

Comme un homme qui, en des jours ternes,

Oublie le soleil

—Lui cependant rayonne, éclaire sans cesse—

Ainsi, par temps maussade, l'on peut bien T'oublier !

Mais nous serons toujours bouleversés

Oui, éblouis de savoir combien Ton inépuisable esprit

Éclaire nos chemins obscurs...

Ton œuvre conduit à la beauté  
*Zur Schönheit führt Dein Werk*

Ton Œuvre conduit à la beauté  
Car émanant de ton Œuvre  
La beauté déferle sur toute révélation

Des douleurs humaines  
Aux harmonies toujours plus hautes  
Tu nous libères du vertige  
Tu veux qu'il se fonde dans l'accord  
Et ne fasse qu'un avec Ton immense messager

Insaisissable splendeur !  
De la beauté vient  
A la beauté conduit  
Ton Œuvre

O Nuit...

*O Nacht...*

O Nuit, fontaine d'étoiles  
Je baigne corps et âme  
Dans ta myriade de soleils

O Nuit qui m'entoure  
Du délice de Sa Révélation  
Donne-moi ce que tu sais !

O Nuit, puits profond...

Je puis bien perdre la vue...

*Erblinden mag ich...*

De ce pillage

La terre, verte, devint grise.

Il ne me reste donc rien à découvrir

—Dès lors, je puis bien perdre la vue,

Dis-je, hardiment.

Un voile recouvre pays et êtres tant aimés

Tandis qu'un aveugle tend ses mains

Palpant la lumineuse lignée de l'Esprit...

Maintenant, c'est TON tour d'habiter...

*Nun wohne DU darin...*

Maintenant, c'est TON tour d'habiter

Cette maison vide

Dont s'échappa le fracas du monde !

Quel est donc mon sens

Si ce n'est que sur un calque

Je ne suis

Ma cause, mon origine, seul,

Je ne suis

Rien que TA cellule !

Qui chemine vers la vérité  
*Die zur Wahrheit wandern*

Ensemble nous avançons, en chœur semble-t-il  
Mais de toute évidence  
Chacun s'égare !

Au loin, l'Aimé se bat !  
Qui chemine vers la vérité marche seul  
Sans compagnon de voyage

Qui désire l'achèvement  
En croisade contre lui-même  
Vainc pour accéder à l'étoile !  
Crée, en Alliance éternelle,  
Une fondation établie sur les lois divines.

A pas de velours...

*Leis auf zarten Füßen*

Elle s'approche, à pas de velours

Avant le sommeil, comme un soupir :

Écoute, O Âme, mon conseil,

Permits au bonheur et à la consolation de te sourire.

Ceux qui, par amour, sont liés à toi

Toujours t'entoureront :

Alliés fidèles, ils tracent, avec toi,

Des cercles petits et grands.

Sur toi,

Ils construiront, édifieront

Et toi, tu t'appuieras sur eux

Sans qu'entre vous il n'y ait aucun lien de parenté

Disposant d'un seul regard,

Éveillés,

Zélés,

Vous servirez.

## Evolution

A peine ce qui jadis se sépara de Toi  
Se reconnut en tant qu'Espèce  
Qu'il lui fallut retrouver sa source !

Ce qui jadis... —elle se sent :  
Elle-même  
Forte  
Cependant bannie  
Nostalgie du giron des origines...

Et pourtant il reste devant elle  
Gigantesques éons  
Inaltérable airain  
Son sort

Humain !

Endure !  
*Überwinde !*

Endure ! Et sois consolé !  
Car dans ta nouvelle vie tu seras talentueux de  
Toutes les heures que tu as victorieusement endurées

Sans faute héréditaire tu brilleras

Toute honte  
Toute opprobre  
Douleur souffrance  
Une fois bien comprises  
Décideront de ton élévation

Aux petits-enfants éveillés  
Aux innombrables peuples dans l'obscurité  
Tel vainqueur indique la course du soleil !

Renonce à créer...  
*Geschöpft nicht mehr...*

Renonce à créer des zones de pensée  
Subis non l'esclavage de la volonté  
Mais la volonté du Seigneur  
Mesure et Maître de l'émotion

Trop profonde pour souffrir de la négation  
Trop libre pour subir l'entêtement...  
C'est ainsi qu'un homme se lie  
Au Royaume des Esprits

C'est ainsi qu'il trouve le chemin  
Du Trône des trônes.

Ne regarde pas ce que font les autres  
*Sieh nicht, was andre tun...*

Ne regarde pas ce que font les autres  
Les autres sont trop nombreux  
Toi, tu n'entres que sur un seul échiquier,  
Un seul jeu  
Qui jamais ne sera vain

Suis le chemin de Dieu  
Ne permets à rien ni personne d'être guide  
Ainsi fusses-tu seul  
Tu iras  
Un chemin droit

Ne demande rien...

*Verlange nichts...*

Ne demande rien au premier venu

Et laisse à chacun son être :

Par aucune distinction

Tu n'es élu juge de quiconque.

Fais ton œuvre

Et n'offre au monde

Que ta paix

Que ton projet ne spécule sur rien

Et soit libre

Des autres.

O que j'aime apprendre de Ta bouche...

*O wie gerne ich Milde...*

O mon cœur que j'aime  
Apprendre de Ta bouche la douceur !

Te suivant  
Dans Ton espace  
Alliance silencieuse  
Ensemble  
Nous retournons notre regard  
Sur le monde et son invective

Sans le damner  
Nous le laissons à lui-même...

Toi, sagesse de mon plus haut Moi  
*Du Weisheit meines höhern Ich...*

Toi  
Sagesse de mon plus haut  
Moi

Depuis toujours tu me guides  
Vers le meilleur de moi-même  
Et te répands au delà du fétiche.

Si la mauvaise humeur souvent me tisonne  
Eh ! Ce n'est qu'en moi le gamin !  
Tandis que le regard mûr de l'homme  
Avec force et reconnaissance  
Se repose sur Toi.

O donne-moi la joie  
*O gib mir Freuden*

O donne-moi la joie de n'être pas intriqué  
En ce JE — ce moi en moi inférieur  
Offre-moi cette joie  
Comme l'esprit offrant s'offre à l'Esprit

Oh non plus ces joies  
Carapaces et tourments  
Vanités du dehors — souffrances !  
Mais offre-moi  
Pour la joie de mon cœur  
Des cœurs qui se décident  
Pour Toi !

Éveillé...  
*Mit-erwacht*

Ton vœu a toujours été de voler !  
Bientôt il sera exaucé

Éveillé  
Tiré de la ronde aveugle  
Tu as Toi aussi  
Trouvé ton vêtement  
Ta voilure !

Tu vaincras l'espace  
Après qu'une exégèse du Monde  
Nous libérera du sommeil !

Ne trouble pas le sommeil...

*Stör nicht den Schlaf...*

Ne trouble pas le sommeil

De la plus aimable des femmes

Ma lumière !

Ne trouble pas son doux sommeil

Sois calme mon cœur

Plus silencieuse encore ma bouche

Elle est loin cependant si proche

Un murmure suffirait...

— Son esprit s'adresse aux anges !

A l'Autre  
*An den Andern*

Je m'étais égaré parmi les hautes cimes  
Cet univers de roches était certes d'une grande beauté  
Mais je ne pus y dégager aucune issue  
Pas même une éclaircie de lumière.

C'est là, dans la plus grande nécessité  
Que je Te rencontrais, toi : l'Autre !  
A Toi uni, je regagnais courage  
Avec Toi, me décidais à reprendre la route  
Et vois : le destin nous fut favorable.

*Nous trouvâmes un sentier*, seul, clair  
Qui traçait la piste menant au temple.  
La pente était forte, mais nous osâmes, ensemble...  
Aujourd'hui encore, main dans la main...

Qu'à la fin de nos existences  
Nous demeurions encore en deça du but...  
— Assez, le chemin est clair !  
Notre rencontre fut le grand tournant :  
De deux égarés naquit un couple initié!

O petit peuple pusillanime  
*O ihr kleinmutig Volk...*

O petit peuple pusillanime  
Qui ne sait se détacher de son quotidien  
Qui croit :

C'est ainsi  
Ce fut ainsi  
Ce sera ainsi

Que n'es-tu la proie d'une autre espérance  
Que n'apprends-tu à regarder  
Le manifeste  
Et sa révélation !

Élève ton cerveau  
Élève ton cœur  
Vers le but le plus haut !

Je veux puiser de tout ce qui me nourrit  
*Ich will aus allem nehmen, was mich nährt...*

Je veux puiser de tout ce qui me nourrit  
Ce qui fait, depuis longtemps, l'unanimité confiante !  
Cela me garantit plus d'un bonheur !

« Dans Votre sagesse, j'ai découvert plus d'un accord  
Avec ce que moi-même avais observé  
A ma façon, je l'ai mis en vers.  
Il y a tant de choses, belles, bonnes, vraies !  
Que je suis reconnaissant du privilège qui m'est donné  
D'être un humain et d'apprendre le nouveau ! »

— Cependant sache  
Que tu es encore loin de la Rigueur  
Ta conscience ne t'a pas encore reproché  
Que la Connaissance ne peut que s'apprendre

En cueillant des fleurs en tressant des couronnes  
Que crois-tu accomplir ?  
Regarde-toi en face et mets-toi à l'épreuve :  
Ah ! Cette perception trop tiède !

Tu ne ressens pas le chemin de la Connaissance  
Comme un devoir

Que la lumière te vienne d'un ver de terre ou d'une étoile  
Cela t'est indifférent

Les vraies profondeurs  
Les authentiques voyages  
Te restent encore muets

Vois chez ceux dont le sceau se brise  
L'humble apprentissage de toute une vie !

Voici la branche...

*Das ist der Ast...*

Voici la branche faite de ton bois

Et c'est contre ce bois que butte le rabot :

*Ton orgueil*

Qui toujours encore te contraint

A te chausser de raideur.

Tu voudrais chevaucher les ailes

De la plus haute liberté

Mais rien ne blesse plus ardemment

*Ton orgueil*

Qu'un acte libre.

Obstiné rigide

Tu te cramponnes

Récalcitrante pointe émoussée

*D'orgueil*

— Pantin bouffon

Contrarié de lui-même !

Ta main déjà posée sur le portail...  
*Du hast die Hand schon am Portal...*

Ta main déjà posée sur le portail  
Tâtonne à la recherche du loquet  
Certes la serrure n'éblouit pas encore  
Tes yeux

Que ce soit maintenant ou demain  
De t'être auparavant si lourdement égaré...  
Tu en seras blême comme ce mur  
Pâle ton corps tombera —cadavre—  
Dans le sable.

Qui ne sait rien du but  
*Wer vom Ziel nichts kennt...*

Qui ignore le but  
Ne peut en trouver le chemin  
Tournera en rond et dans sa quête et dans sa vie.  
Parvient-il à s'en sortir  
Que toute cette populace en aura dépecé le sens !

Qui ne sait rien du but  
Peut s'en informer...  
— Si la braise du vrai le brûle tant soit peu  
Si la vanité ne l'a pas entièrement coulé  
Si le vin du Temps ne l'a pas englouti.

Il faut interroger les choses silencieuses  
Tenter de conquérir la lumière !  
    Qui dans sa quête n'est Amant  
    Demeure sous le voile  
    Dans l'illusion et l'exil.

Pourquoi accuses-tu le méchant monde...  
*Warum klagst du an die böse Welt...*

Pourquoi accuses-tu le méchant monde  
De ceci de cela ?  
N'as-tu toi-même  
Jamais tisonné la braise ?

La haine l'affliction  
La chimère la rage  
Ne se sont-elles jamais emparées de toi ?  
Ton bras, n'a-t-il jamais hâtisé des flammes ?

D'où tires-tu cette suffisance  
Te crois-tu absout de tout ce qui nourrit le monde ?  
Commence  
Brise la passion qui encore en toi suppure!

En toi-même règle tout différent  
Et du monde ne t'occupe  
Libère-toi de tes propres scories  
Et le monde s'en ressentira.

La pure volonté...

*Das bloße Wollen*

Le pur désir d'une grande bonté  
Est certes une grande qualité humaine  
Mais elle ne parvient à sa pleine éclosion  
Que lorsque le Cosmos,  
Œuvre d'art de l'Esprit,  
Par la grâce d'une vision que la nuit inspire,  
Te devient intelligible.

Par ta vue sur l'immensité de la Création  
Ton regard sur les sphères  
Par ton implication dans leurs gammes  
Tu sauras — face aux Inévitables de ce Monde  
Que ce sont les dieux  
Bien plus que les sombres élans du cœur  
Qui nous appellent à l'ouvrage !

Songe, ami...  
*Bedenke, Freund...*

Songe, ami, à ce dont nous avons parlé.  
Cela valait-il la peine de rompre le ban du silence  
Pour échanger de telles impuissances ?

Nous étions comme deux oiseaux pépian, insouciant  
Tandis que le fleuve déferlait  
De violentes lames vers l'Océan

N'éprouves-tu pas le sentiment du vide  
Sais-tu que pendant des années oui des années  
Ce ne fut que bavardage entre nous toi et les autres ?

Cependant de toute leur puissance  
Les graines les mers les flots  
Sans répit s'adonnent à l'Esprit  
— Au clair miroir des étoiles !

A une amie

*An eine Freundin*

« Ne permets pas au héros de ton âme de mourir ! »

Que tu te fanes, fleur, arbre d'automne

Ne cesse point de briguer la Couronne !

A l'image de ce qu'elle honore

Toute autre distinction tombe en désuétude

Celle-ci, seule, sur le grand pont, demeure.

Que la façade de l'Esprit — son front

Te cernent

Afin, qu'à ton retour — métempsychose

Tu ailles, entouré d'un halo de grâce.

Consolation (à un ami souffrant d'un chagrin d'amour)

*Einen Freund über seinen Liebeskummer zu trösten*

Nous devons sans cesse nous rencontrer  
Sans cesse nous souffrir les uns les autres  
Jusqu'au jour où — enfin nous bénissons tout cela.

Ce jour-là, notre peine s'aténuera  
Du moins celle issue de l'aveuglement  
Qui courbait nos échine

C'est alors que  
Confluence heureuse des fleuves vers la mer  
Ensemble nous irons vers un but nouveau  
Et nous vivrons  
Sans séparation  
Sans chagrin

Et nous ne manquerons  
Ni de force  
Ni de bonheur  
C'est alors qu'enfin  
Les paroles „Ne cherche pas ton Moi“  
Seront vraies.

.

Le malade :

*Der Kranke :*

« Je voudrais bien mourir...

Cependant, je suis reconnaissant d'être encore en vie

De souffrir — ici et maintenant.

S'il me reste le temps

De guérir mes infirmités

Parviendrai-je jamais à soigner ma dépouille ?

Elle est mortelle — je m'y prépare.

Si je ne puis agir à l'instant

Du moins aiderai-je le Moi

Qui, selon mes actes d'ici et maintenant,

Agira

Demain

Là-bas.

Dédicace

*Widmung*

A beaucoup

*An viele*

Vous connaissez

La passion qui nous unit :

Aider, aider d'une seule force qui surmonte tout.

A plus d'un

*An manche*

Vous connaissez,

Parmi les bruits et tempêtes du temps,

La grande douleur de devoir renoncer

A édifier les jours nouveaux.

A certains

*An einige*

Vous connaissez

La clémence qui console de l'étroitesse

Que des actes, dehors, soient exercés

Vous, vous émettez — des pensées.

Frères !

(Pour un nouveau carnet de chant d'une jeunesse étudiante)

*Brüder !*

« *Frères !* » *Ecoutez ce mot !* « *Frères* »  
*Souvent le serment fut prononcé souvent il fut tenu*  
— *Au sens étroit du terme !*  
*Cela ne restera-t-il qu'un mot ?*  
*N'est-il pas, de jour en jour, destiné à fructifier ?*

*O — Son sens nouveau !*  
*Apprends à le connaître !*  
*Permits qu'il te marque de son brandon !*  
*Etre frère de tous ! Aider, servir !*  
*Depuis Sa venue il n'existe d'autre but.*

*Même le Méchant qui nous harcèle*  
*Il fut, lui aussi, jadis tissé de lumière !*  
*« Aimez le mal ! » — Bien ! c'est ce qu'enseignent*  
*Les âmes profondes mais confrontée à la haine,*  
*Apprends, solide trempe, à t'endurcir !*

« *Frère !* » *Ecoutez ce mot !*  
*Qu'il devienne vérité*  
*Que la terre soit un jour*  
*Le Lieu de Dieu.*

J'ai vu l'homme...

*Ich habe den Menschen gesehen...*

J'ai vu l'homme dans son modèle

Je connais le monde —son contenu fondamental

Je sais que l'amour, l'amour est son sens le plus profond

Et je suis là pour aimer, toujours plus

J'écarte mes bras

Comme LUI

Je voudrais embrasser

L'univers

Comme toute chose sienne, je suis né de Dieu

*Ich bin aus Gott wie alles Sein*

*Comme toute chose Sienne*

*Je suis né de Dieu*

*De toute âme mienne*

*Je vais à Lui, mourir*

*Ma vie étant Sienne*

D'abord je naquis de Ton Moi  
Ensuite il fallut mériter ce don  
Et par un lien intime tissé de Toi à Moi  
Te rendre l'offrande

L'orgueil s'immisca  
Il devint Toi  
Ce fut Ta perte  
Jusqu'à ce que Ton puissant serment  
Me rappelle

Ce fut ma seconde naissance  
Je naquis à Toi  
Je sus, pour la première fois, mourir  
Pour la première fois, vivre.

L'ablution

*Die Fußwaschung*

Je te remercie, toi, pierre muette  
Et te salue : je te dois mon existence de plante.

Je vous remercie, terre, fleur  
Et m'incline : vous m'avez aidé à devenir animal.

Je vous remercie, pierre, herbe, animal  
Et vous rends hommage :  
Je vous dois à tous trois d'être Moi.

Nous te remercions, toi fils de l'homme  
Et nous abaissons devant toi  
Car nous ne sommes que  
Pour que tu sois.

Tout est réponse remerciant l'Unique  
Le remerciant de sa diversité :  
Sa Création est  
Gratitude.

Lucifer

*Luzifer*

« Je veux exclure ma lumière de la vôtre  
Je ne vous veux pas et vous ne jouirez pas de moi  
Tant que je ne disposerai pas  
D'une lumière qui me soit propre

C'est pourquoi je fais apparaître le Mal  
Esprit négateur et séparatiste  
Voyez ma disposition spirituelle  
Crée un monde nouveau !

C'est de la contradiction s'opposant à l'Être non-égaré  
De l'erreur et de l'errance qu'une lignée divine doit naître  
Se distinguant par elle-même — non de vous.

Voyez : qui dès le début ne chemine dans la vérité  
Souffrira en se donnant à elle  
— Ne se donnera à elle qu'après avoir souffert.

L'Ange  
*Der Engel*

« Où es tu passé ?  
Tu as disparu, si soudain !  
Pourquoi es-tu redescendu ? Malheureux !  
Vers ce monde que je ne comprends pas !  
Tu étais si proche de moi, dans ta jeunesse !

Je dois donc descendre avec toi, dans ton monde  
Ce monde exalant l'effroi de la putréfaction ?  
Je dois donc plonger avec toi dans cet empire où  
Tout est cadavre où tout se décompose ?

Certes, il doit exister des êtres qui me ressemblent  
Initiés à votre terrifiant degré d'existence...  
A l'appel de votre désarroi je comprends  
Que la Parole soit la terreur de votre Temporel

Tu me reviendras, un jour, pur tel que je t'aime !  
D'ici là, permets que je voile ma tête  
Tu reviendras, empli de la pulsion de l'Esprit  
Rayonnant, fidèle à ton modèle, à ton origine.

La lumière est amour  
*Licht ist Liebe*

La Lumière est Amour...  
Tissage solaire, irradiation d'Amour

Irradiation d'un monde né  
De l'Émanant de la présence créatrice

Depuis des temps inouïs cette présence nous affectionne  
Elle nous a donné trois années de grâce...

Elle nous a donné Son Esprit le plus haut  
Glissé dans la carapace humaine

Couché sur le Testament du Père  
Sur la fusion intérieure de la terre

Mémoire de soleil !

Saisis ce qui se révèle en toi !

*Faß es, was sich in dir enthüllt!*

Saisis ce qui se révèle en toi !

Efforce-toi au soleil !

Et songe : quelle œuvre merveilleuse

Tout être y accomplit !

Gravis les échelons atteints ces esprits

Leur plus haute légion

Et vois, comprends leur Maître !

Et reviens, sur terre, avec Lui

Reviens entre les hommes et les démons

Reviens avec Lui, habiter le corps

Qu'un homme, pieusement, Lui a remis.

Un cœur comprend-il la grandeur du sacrifice ?

Un esprit en mesure-t-il le prix ?

Considère Dieu dans la splendeur du Ciel

Renonce à la misère humaine

Choisis sa nudité !

Comment m'affranchirais-je de TON charme.

*Wie macht' ich mich von DEINEM Zauber los...*

Comment m'affranchirais-je de TON charme

Comment replongerais-je dans les abysses

Comment retrouverais-je l'obscurité du château

Si, de ce lieu aussi, TA propre voix n'appelait ?

TA voix — SA lumière à laquelle s'adonne

Mon Moi — comme un papillon à la flamme

Ce don total ne m'est ni ruine ni agonie.

Comment, si une effroyable douleur

— Fut-elle voilée sous ce ciel — ne persistait

Comment renoncerais-je à cette grâce

Qui exauce tout désir ultime ?

Un éclat m'en est resté

Comment pourrais-je, dès lors,

Si ce n'est incandescent, te quitter ?

Protégé sous TON ciel qui me ramène à mon origine

Je puis bien aller en enfer !

T'aimer dans ce monde

T'aimer davantage

Ce monde qui ignore TON soleil ?

De cet amour TU m'as contraint à visiter la terre

Traversé de TOI — toujours TOI

Je supporte avec joie le joug de cet exil.

Tiens, prends

*Da nimm*

Tiens, prends. Je t'abandonne tout ceci, O Monde...

Cela vient de toi. Que cela retourne à toi.

Là où je veux me rendre, mon addiction à la forme

Ne vaudra plus : seul compte le pur Esprit.

Ah ! Dans sa pâleur, le soupir du sacrifice !

Le souffle ultime du Christ vivant en moi !

## Hymne

Nous courrons en tous sens  
Comme si nous étions faits de pure clarté  
Les distances le temps terrestres s'éclipsent  
Dans l'immensité...

C'est une respiration  
Un vol dont la lumière ténue...  
Lumière du ciel  
Ne vivons-nous pas dans Ton existant ?

Ne fuyons-nous pas  
Loin de Toi, damnés, exilés  
Retournons cependant à ce qui vient de Toi :  
Ton Harmonie ?

Je T'offre mon cœur  
*Ich hebe Dir mein Herz empor*

Je t'offre mon cœur — légitime calice du Graal  
Que la soif de l'ultime banquet vida de son sang

De tes roses de braises, remplis-le à ras-bord  
Jour — nuit terrestre que le sang qui coule en moi  
Soit désormais le Tien !

Sept fois

*Sieben Male*

Sept fois le soleil veut luire

Traverser nos membres

Refléter — sept fois son image

Sept fois

Lever

Nos scellés !

R/K

Dans l'arbre

*Im Baum*

Toi, cher Merle, dans l'arbre  
Quel est ton chant — ton vrai chant ?  
Ton chant est parole de Dieu  
Ta petite tête en est la bouche

« Je chante » — ce n'est pas toi, oiseau  
C'est, sereine, en toi, délicieux ornement,  
Dans Sa splendeur  
La puissance créatrice de l'Éternel

De deux roses  
*Von Zwei Rosen*

D'une rose à l'autre  
Le parfum diffère  
D'un ange à l'autre  
L'un plus beau que son frère

Que le ciel, dans son infinie diversité  
Que le monde des humains  
— nous, fils de Dieu —  
Soyons ainsi gradués : séraphiques !

Lune de midi  
*Mond am Mittag*

Grand espace bleu que rien ne trouble  
Midi-rayon de soleil !  
Seule la lune-fantôme  
Blanche  
Haute  
Étoile d'Eloah  
Bannie de son soleil  
Résidente de l'obscur  
Réfléchit à jamais  
La lumière du Logos

Cascade nocturne I

*Wasserfall bei Nacht*

Calme, profond calme,  
Les hommes, les animaux somnoient :  
Depuis le sommet, le glacier se déverse dans la vallée

Silence, profond silence,  
Profondeur des esprits :  
Ouvrez vos espaces !  
Demeure en ton sommeil, o masque  
Voguez, hautes perceptions et pensées !

Et toi, mon meilleur Moi  
Tends vers des espaces spirituels  
Renonce au voile physique  
Déguste, pour ton bien,  
La Liberté !

Cascade nocturne II

*Wasserfall bei Nacht*

Incessant naufrage !  
Blanche et violente lame,  
Permets que je boive au calice  
De ton Secret !

Mer !  
Les anges s'évaporent, quittent ton giron  
S'effilochent, s'ouvrent au ciel  
— Comme les démons

Ils éclairent  
La lune d'une tête de névé  
Ils posent le signe sur le front du Dormant  
Bénissent les exaucés du sceau de sagesse

Tandis qu'au loin,  
Désormais privé de portail  
Le crépuscule se ferme.

## Table

Hommage au poète...	3
Oh ich verleumnde meine Erde nicht	16
Serment de fidélité	16

## Toi et Moi

A nous ré-entendre	19
Elle parle	20
La maison de campagne	21
Le frisson	22
L'incendie	23
L'horloge	24
Le coursier	25
Le matin	26
Le banc	27
Agnès	28
Une métaphore	29
Précipice	30
Scirocco	31
Métaphore	32
Le soir descend	33
Le soir appelle	34
Nuit lunaire sur Méran	35
Aujourd'hui je t'ai sentie hors	36
Mes larmes te retiennent captives	37

Les blêmes ombres	38
Nous unissons nos êtres	39
Mes petites oreilles	40
Par une nuit	41
J'aime ramasser les fleurs	42
Qu'est-ce ?	43
Souvent tu compares les personnes	44
Jadis peut-être	45
Deux peupliers	46
C'est la chose la plus miraculeuse	47
Si seulement	48
La bête, la plante...	49
Les deux Océans	50
Lui	51
Elle	52
Le silence des étoiles	53
Témérité	54
Aux animaux	55
In Aeternum	56
Tant de choses appartiennent au passé	57
Les sources de vie	58
Je parais un double	59
Donne-moi une vue sur ton être	60
Oh je ne renie pas ma terre	61
Nous voulons nous donner la main	62

## Nous trouvâmes un Sentier

Comme un homme qui...	64
Ton œuvre conduit à la beauté	65
O Nuit	66
Je puis bien perdre la vue	67
Maintenant, c'est TON tout d'habiter	68
Qui chemine vers la vérité	69
A pas de velours	70
Evolution	71
Endure !	72
Renonce à créer	73
Ne regarde pas ce que font les autres	74
Ne demande rien	75
O que j'aime apprendre de Ta bouche	76
Toi, sagesse de mon plus haut Moi	77
O donne-moi la joie	78
Eveillé	79
Ne trouble pas le sommeil	80
A l'autre	81
O petit peuple pusillanime	82
Je veux puiser tout ce qui me nourrit	83
Voici la branche	85
Ta main déjà posée sur le portail	86
Qui ne sait rien du but	87
Pourquoi accuses-tu le méchant monde	88

La pure volonté	89
Songe, Ami	90
A une amie	91
Consolation	92
Le malade	93
Dédicace	94
Frères !	95
J'ai vu l'homme	96
Comme toute chose Sienne	97
L'ablution	98
Lucifer	99
L'Ange	100
La lumière est amour	101
Saisi ce qui se révèle en toi !	102
Comment m'affranchirais-je de TON charme ?	103
Tiens, prends	104
Hymne	105
Je t'offre mon cœur	106
Sept fois	107
Dans l'arbre	108
De deux roses	109
Lune de Midi	110
Cascade nocturne I	111
Cascade nocturne II	112

Achevé d'imprimé  
Le 16 août 2008